



HAL
open science

La lecture, un territoire nouveau pour les Femmes d'Afrique

Brigitte Ouvry-Vial

► **To cite this version:**

Brigitte Ouvry-Vial. La lecture, un territoire nouveau pour les Femmes d'Afrique. Femmes d'Afrique et de la diaspora, Dec 2010, Alger, Algérie. hal-02144739

HAL Id: hal-02144739

<https://hal.science/hal-02144739>

Submitted on 31 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La lecture, un territoire nouveau pour les Femmes d’Afrique », in *Femmes d’Afrique et de la diaspora*, Université d’Alger, 6-9 décembre 2010, A. Bererhi & B. Lebdaï (ed.), Alger : Presse universitaires d’Alger, 2011.

La question « livre, lecture, édition, des territoires nouveaux pour les femmes africaines ? », question de socio-littérature plus que de théorie et critique littéraires à proprement parler, interroge la place et le rôle des femmes africaines dans la médiation du livre et de la lecture en Afrique qu’il s’agisse de littérature ou d’ouvrages à caractère pratique, informatif, politique, littéraire ou éducatif.

C’est une question à laquelle j’ai cherché à répondre dans le cadre d’un dictionnaire encyclopédique des femmes créatrices de tous les temps, tous les pays du monde et toutes les secteurs d’activités, pour lequel on m’avait chargée du secteur restreint des « femmes du livre », c’est-à-dire essentiellement les éditrices, mais aussi les libraires, imprimeuses, relieuses, bibliothécaires dont la contribution pouvait être jugée particulièrement remarquable et marquante. Dans le cadre de cette publication j’ai ainsi exploré de nombreuses sources documentaires, sollicité les chercheurs en Histoire du livre et de l’édition qui travaillent sur différents domaines géographiques ou linguistiques, sélectionné et rédigé des notices sur des femmes du livres de toutes époques et tous horizons sans pouvoir, jusqu’à très récemment, obtenir de véritables informations, tangibles, solides et surtout nourries sur des contributions particulièrement remarquables de femmes d’Afrique et de la diaspora dans le domaine du livre et de l’édition.

Rareté des femmes africaines *éditeurs*

J’ai trouvé des exemples remarquables de femmes africaines écrivains ayant développé aussi une activité, marginale, d’édition, notamment de littérature pour la jeunesse, comme Fatou Diome au Sénégal. Dans la liste des éditrices américaines majeures, ayant eu une contribution significative pendant ou à la suite des mouvements d’émancipation, au milieu de figures essentiellement blanches, se trouvent aussi des contributions significatives d’éditrices Afro-américaines dédiant leurs éditions à la production culturelle afro-américaine, comme The Broadside Press, fondées à Detroit par le poète Dudley Randall, reprises et

dirigées par Hilda Vest, poète et éditrice avec son mari, Don Vest, depuis le milieu des années quatre-vingt¹.

Pour l'Afrique du Nord, on peut citer les contributions spécifiques et atypiques de la Tunisienne Mika BEN MILED qui après avoir été rédactrice d'une revue de librairies et journaliste à Marseille, puis avoir développé un magasin d'artisanat dans le souk de Tunis, a converti en 2005 le garage de sa maison de Carthage en un local d'édition : les Editions Cartaginoiseries accompagnent sa défense du patrimoine culturel de la Tunisie, son souci de faire partager l'enthousiasme de ses "trouvailles", de les faire circuler même si son catalogue n'est pas directement consacré à la littérature africaine. Elle a ainsi réédité un récit peu connu de Cervantès qui raconte le siège de La Goulette et sa captivité à Alger, deux leitmotifs dans les œuvres de nombre de romanciers orientalistes. On relève aussi pour l'Afrique du Nord le nom de Layla Benabdallah Chaoui, éditrice marocaine née à Fès, juriste de formation qui a d'abord collaboré à une revue de droit, économie et politique, puis travaillé en tant que responsable de publications aux Editions Maghrébines à Casablanca, avant de fonder les éditions Le Fennec, maison d'édition féministe, engagée, qui s'impose sur la scène éditoriale maghrébine parce qu'elle publie dans les deux langues (arabe et français), soutient et promeut les ouvrages sur la condition féminine. Layla B. Chaoui a participé à la première foire féminine du livre au Caire. Membre, dès 1988, de l'organisation marocaine des droits de l'Homme, elle travaille avec les ONG et anime des ateliers d'écritures avec la sociologue et écrivaine Fatema Mernissi. A elles deux elles ont créé la collection « Femmes Maghreb » (1988).

Leur objectif est de mettre des ouvrages sur « Les femmes », « les droits de l'homme », « le Maghreb », « l'Islam » à la portée du plus grand nombre de Marocains mais certains ouvrages franchissent aussi les frontières. *Morceaux de choix, les amours d'un apprenti boucher*, premier roman de Mohamed Nedali publié par les éditions Le Fennec a été repris aux Editions de l'Aube (qui publient comme on le sait Maïssa Bey) et l'activité éditoriale de Layla B. Chaoui lui a valu d'être décorée par Jacques Chirac au nom du Président de la République Française, et par le Prince Moulay Rachid du Ouissam, au nom de S.M. le Roi du Maroc Mohammed VI.

Mais parmi ces exemples cités, d'activité éditoriales pionnières et se distinguant particulièrement, aucun ne concerne des femmes d'Afrique Sub-Saharienne contemporaine. A

¹ See Melba Joyce Boyd, *Wrestling with the Muse: Dudley Randall and the Broadside Press* (Columbia University Press, 2003) and Julius E. Thompson, *Dudley Randall, Broadside Press, and the Black Arts Movement in Detroit, 1960-1995* (McFarland, 1999).

croire que les femmes éditeurs dans ces pays sont aussi rares à notre époque qu'ont pu l'être au II^{ème} millénaire avant JC, les femmes scribes de Mésopotamie, conceptrices de manuels d'éducation des filles, ou au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne une archiviste nabatéenne du nom de Babatha dont on a retrouvé un lot de papyrus, ou encore au X^e siècle en Perse quelques princesses commanditaires d'ouvrages d'Histoire des sciences...

La liste accessible des maisons d'éditions existant en Afrique Sub-Saharienne est pourtant longue², mais ne me renseignait ni les éditeurs responsables, ni sur les orientations précises des catalogues, ni sur le lectorat potentiel ou visé des ouvrages et j'étais résignée à l'idée que le canal essentiel mais limité de diffusion des auteurs et écrits africains venait des pays développés mais ne faisait pas l'objet d'une prise en charge locale et encore moins de la part de femmes.

Pour faire court, je me disais que si le développement des pays africains devait bien s'accompagner du développement d'une culture de l'imprimé et de l'information en général, dont la production littéraire africaine était un indice tangible, l'histoire politique, les conditions économiques, les barrières socio-culturelles, l'éducation en général, le manque de qualifications ne donnait la confiance nécessaire pour assumer convictions intellectuelles et contraintes de viabilité commerciale d'une maison d'édition, et que petit nombre de formations existantes et de formations au métier d'éditeur ou de l'information ne permettait pas à celles qui en auraient l'envie d'acquérir les notions de base nécessaires au lancement d'une entreprise indépendante d'éditions dans un univers où le livre ne relève pas d'un *habitus*.

Je raisonnais en Européenne, depuis un espace où les formations professionnelles aux métiers du livre, les départements de recherche universitaire en Histoire du livre et de l'édition, très développés comme dans la plupart des pays anglo-saxons, nous apparaissent comme les extensions raffinées et superfétatoires d'une culture séculaire du livre, qui n'a pas besoin de ces formations pour exister et jouer un rôle. Alors qu'en Afrique, ces formations extrêmement récentes, peu nombreuses et localisées sont perçues comme essentielles au développement de cette culture. C'est par l'intermédiaire de ces quelques centres, en particulier au Zimbabwe, en Afrique du Sud, à l'Université de Witwatersrand³, « Wits »

² Plusieurs très documentés sont consultables sur internet.

³ Department of African Literature and Publishing Studies, et sa responsable pédagogique, Colleen Dawson, également responsable de projet aux Witwatersberg University Press.

disent les SA, que grâce à d'autres femmes éditeurs, éditrices ou enseignantes dans les cursus surtout professionnels d'Information et Documentation, la question jusque là restée ouverte « livre, lecture, édition, un territoire nouveau pour les femmes africaines ? » a pu trouver des éléments précis, fiables de réponse et que j'ai pu entrer en contact avec des femmes africaines éditeurs.

Je parle d'éditeurs et non d'éditrices. Les femmes africaines « éditeurs » sont rares, et je fais la différence entre les éditrices, celles qui font un travail d'*editing* de textes ou de suivi de fabrication d'ouvrages pour le compte de structures éditoriales et les femmes éditeurs ou *publishers* qui, fondatrices et ou dirigeantes de maison d'éditions, sont décisionnaires en matière de choix économiques et littéraires. Les premières, sans être légion, ne sont pas rares en Afrique, les secondes sont au contraire rares.

Le Poids des stéréotypes sociaux, culturels, éducatifs

Quelque soit le pays d'Afrique Sub-Saharienne auquel appartiennent les pionnières sur l'exemple desquelles je m'appuie⁴, soit le Ghana, le Zimbabwe, la Namibie, la Tanzanie, le Sénégal, l'Afrique du Sud, l'Ouganda, le Kenya, le Nigeria, les femmes sont sous représentées aux postes de responsables de maisons d'édition, alors que partout en Europe, aux Etats-Unis, mais aussi en Inde, et à des degrés divers dans d'autres pays d'Asie, l'industrie du livre est très développée et l'édition, en particulier littéraire et scolaire, fortement féminisé depuis les années 70, aux postes de responsabilité des grands groupes et dans le secteur de la petite ou moyenne édition indépendante. Rares, ces femmes éditeurs africaines existent tout de même, leur travail est de grande importance pour la définition d'un espace littéraire africain, pour le développement de pratiques de lecture en Afrique, elles sont déterminées et habitées par la mission qu'elles se sont assignées, même si elles sont peu nombreuses, marginales, peu visibles et que leur inventivité et rôle socio-culturel sont peu pris en considération par les pouvoirs publics, par les observateurs internationaux de l'économie du livre ou par les analystes occidentaux des questions de livre et de lecture.

C'est de ces femmes éditeurs d'Afrique Sub-Saharienne, à travers quelques-unes d'entre elles, représentatives, que je voudrais vous parler, en commençant par les facteurs hostiles qui s'opposent à leur entrée dans la profession mais aussi plus largement des facteurs qui s'opposent à leur survie dans la profession facteurs qui tiennent moins à la condition des

⁴ En particulier à partir des auto-portraits publiés dans *Courage and consequences*, African women in publishing, African Books Collective, 20 ??.

femmes en Afrique qu' aux conditions du développement d'une édition indépendante autochtone, qu' à l'affirmation d'une identité éditoriale africaine.

Ce que nous savons de la production littéraire récente des écrivaines d'Afrique ou de la diaspora confirment avec une évidence qui force le respect l'affirmation d'Italo Calvino selon laquelle c'est dans les situations où elle est empêchée que la littérature montre son vrai pouvoir, et que la fiction comme la poésie a en particulier un pouvoir de résistance, qu'elle permet de lutter contre ce que l'on choisit d'ignorer ou d'oublier et, si marginal que puisse en être *in fine* l'écho ou l'impact, de noter, de convoquer le réel en temps réel, en direct, plus que de s'en s'évader. En lisant par exemple les blogs de poésie de femmes africaines francophones, on mesure cette écriture en prise sur le présent, sur le quotidien et ses enjeux vitaux avant même d'être littéraires : « Les femmes africaines » écrit la poétesse, N'déye Coumba dans son recueil "Ceinture d'amour", « écrivent d'abord pour transgresser l'ordre établi, bousculer la rudesse des mentalités et briser le silence auquel elle ont été soumises pendant trop longtemps.» Soit une écriture incisive, sans longs discours et qui semble à peine retouchée. Elles revendiquent un changement social et leurs œuvres littéraires deviennent des armes pour aider à transformer la réalité dans laquelle elles vivent. Leur posture et impact d'écriture s'apparentent ainsi à ceux de Velibor Colic, ce très jeune soldat bosniaque qui en 1994, avant de désertier, avait écrit un journal de guerre, *Les Bosniaques*⁵ en temps réel, en *live*, dit-il, une feuille placée sur ses genoux, avant de partir dans les tranchées, dont il se disait chaque fois qu'il ne reviendrait pas.

Alors que l'ambition des écrivaines africaines comme l'écrit Fatoumata Kane en novembre 2009, est de « prendre les consciences non pas en otage mais à bras le corps », les femmes qui écrivent « inquiètent les hommes africains car ils voient en face d'eux non pas une femme mais un esprit et une menace psychologique ». Alors que leurs écrits devraient constituer un « levier pour les consciences », avoir un rôle éducatif majeur, le faible taux de scolarisation des filles, l'accès très difficiles aux maisons d'édition, le très grand problème de la diffusion, le coût des ouvrages, la faiblesse de la culture de la lecture sont un frein évident pour l'évolution et la pérennité d'une littérature féminine africaine.

Lisant sans ordre ou idée préconçue des œuvres d'auteurs africaines, francophones, anglophones et confrontant ces lectures aux informations et études sur la situation matérielle, économique, politique, culturelle qui est actuellement celle de nombreux pays africains, indépendamment des différences sensibles sur un point ou un autre entre les différents pays,

⁵ Le Serpent à Plumes, 19..

entre les contextes et l'histoire de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Subsaharienne, entre l'Afrique de l'Est, de l'Ouest, du Sud, on se demande comment il est possible, et en même temps on admire, qu'une production littéraire de qualité puisse émerger de façon visible en termes de masse critique, d'un continent dans lequel la prégnance tangible de toutes sortes de contraintes du réel paraît laisser si peu de place, a fortiori de la part des femmes qui, plus que quiconque, sont réduites au silence, à une échappée constructive dans et par le livre, l'écriture ou la lecture.

Dans *Matins de Couvre-feu*⁶, Tanella Boni constate que toutes les relations humaines contiennent le germe de leur destruction lorsqu'elles sont placées précisément sous le signe de la violence et de la contrainte. La question est donc moins de savoir comment écrire dans ce contexte ? mais comment faire accéder ces écrits à un large public ? Par quels circuits d'éditions et de vente les faire parvenir aux lecteurs ? Comment contribuent-ils au développement des savoirs, des idées, des consciences, des arts ? Au développement durable d'une audience, d'un lectorat ? A la perpétuation, par l'écrit, d'une tradition orale, poétique, chantée qui est au cœur de la culture et identité africaine ?

Les obstacles à l'évolution professionnelle des femmes en Afrique sont en effet bien connus : les stéréotypes dévaluent leurs compétences, les structures socio-culturelles, en Namibie par exemple, les cantonnent à la maison au service de leur mari, le redressement politique en Afrique du Sud depuis la fin de l'apartheid, conduit à donner la préférence pour un poste de responsabilité à un homme noir ou à une femme blanche et les femmes noires sont les moins susceptibles d'être choisies, ou encore c'est la structure économique des ménages qui est défavorable : en Afrique du Sud, la plupart des foyers reposent sur des femmes et mères seules et l'édition, dont les revenus sont limités, est dans ce contexte un luxe inabordable.

Le facteur éducatif est déterminant : l'illettrisme reste une épidémie silencieuse qui affecte dans le monde un adulte sur cinq dont les deux tiers sont des femmes et touche de nombreux pays parmi lesquels tout particulièrement l'Asie du Sud et de l'Ouest (dont 440 millions d'Indiens), les Etats Arabes et l'Afrique Sub-Saharienne (1/3 des hommes et la moitié des femmes). (Source: International Institute for Population Sciences)

Si la question du taux d'alphabétisation ne concerne donc pas seulement les femmes, elles sont en Afrique significativement plus nombreuses que les hommes à avoir un très faible

⁶ Le Serpent à Plumes, 2 ??

niveau de scolarisation et pour prendre l'exemple de la classe d'âge aujourd'hui adulte, le taux de filles passant du primaire au secondaire dans les années 70, en Tanzanie par exemple, était de 1%. Comme l'explique Pascale Barthélémy dans un livre récent⁷, jusqu'aux indépendances des pays d'Afrique occidentale française (AOF), au Bénin, au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire, en Guinée, au Mali, au Niger, au Sénégal ou au Togo, les femmes ne furent pas plus de mille à obtenir leur diplôme de sage-femme, d'infirmière ou d'institutrice. Par rapport à cette immense majorité, les femmes éditeurs d'aujourd'hui, sont parvenues à cette activité grâce à une première expérience professionnelle réussie, souvent dans un emploi préalable d'éditrices, grâce surtout à une petite indépendance financière, une place respectée au sein de leur famille, un bagage d'études dans un domaine non typiquement féminin. Elles ont pour cela transgressé des valeurs patriarcales qui voulaient que les filles deviennent infirmières, secrétaires ou institutrices et des valeurs politiques qui faisaient des métiers de l'information en général le pré carré des colons expatriés. On retrouve une situation à la fois proche et spécifique au Brésil : l'évolution relativement récente du secteur éditorial privé, initié d'abord dans le cadre des universités de certains Etats, émane de femmes d'origine lusobrasilienne ou italo-brasilienne ou juive ; les noires, malgré le brassage ethnique qui caractérise la société brésilienne où l'esclavage a été aboli en 1888, n'ont globalement pas la culture générale et le niveau de formation requis pour l'édition, se tournent vers des formations plus pratiques ou vers la culture populaire.

Métiers du livre, conscience éducative et économique

Elieshi Lema, éditeur en Tanzanie, fille de paysans, dit que quand, en seconde, elle fut une des rares à pouvoir suivre une formation de bibliothécaire, sa mère ne comprit pas son choix : la bibliothèque à ses yeux n'avait aucune application dans la vie pratique, quotidienne, une perception qu'explique moins un manque d'éducation, que le fait que la bibliothèque est en Afrique un concept importé du monde développé dont on ne mesure le rôle dans le développement individuel et social que de façon récente, avec l'imposition massive et mondiale des médias de l'information. Même aujourd'hui, alors que partout on affirme l'importance de la lecture et de l'édition comme facteurs d'autonomisation et de responsabilisation des individus, Elieshi Lema n'a toujours pas réussi à expliquer ses métiers successifs de bibliothécaire, éditrice, auteur et éditeur à ses amis et parents restés au village. Il leur manque cette culture et pratique de la lecture qui fait qu'avec le temps, à partir de petites

7

collections d'ouvrages possédés dans une maison, répondant à un besoin spirituel, émotionnel, on est passé à une institution sociale reconnue et revendiquée.

C'est de ce petit secteur et de cette conscience éducative de femmes africaines que sont aussi venues des initiatives récentes d'édition de manuels, de livres scolaires qui attestent la prise de conscience des enjeux de développements sociaux, culturels et économiques offerts par le livre. L'APNET (un Réseau panafricain d'éditeurs, regroupant des éditeurs de plus de 45 pays d'Afrique anglophone et francophone), crée par des Sénégalais à Abidjan, désormais animé par trois femmes depuis Harare, au Zimbabwe, a pour vocation d'œuvrer à la transformation des peuples africains par l'accès à des livres de qualité en phase avec leur réalité culturelle, sociale, politique, économique, et de soutenir les éditeurs africains par la constitution d'un réseau d'entraide, de formation, y compris aux termes usuels de l'industrie éditoriale qui permettent aux éditeurs africains de communiquer avec leurs confrères et partenaires d'autres continents, réseau aussi de promotion commerciale et de diffusion spécifiquement indigène. L'idée audacieuse d'APNET, et je reprends les termes de leur présentation, est que l'édition, transcendant les niveaux d'éducation, de développement et de culture, est un outil de modelage d'une nation qui définit le calibre d'un peuple et de ses dirigeants : or, dans la majeure partie des pays africains, l'industrie éditoriale a été dominée par des multinationales, diffusant entre autres des idées et des notions étrangères affectant l'identité proprement africaine.

Plus particulièrement, dans le domaine crucial de l'éducation, les ouvrages conçus et réalisés au plan local, concourant à une formation autochtone sont les seuls susceptibles d'encourager la confiance en soi et l'auto-suffisance, les seuls à prendre en compte rapidement et avec doigté les besoins d'un pays et d'un groupe culturel, les seuls à pouvoir de manière pertinente et adaptée augmenter l'offre et les conditions d'apprentissage.

L'APNET encourage ainsi l'édition africaine, par des prêts financiers, des mises en réseau, des foires internationales et professionnelles du livre, comme celle de Harare, des formations aux techniques informatiques, commerciales et de fabrication propres au livre, et surtout par l'amélioration progressive d'un circuit et système de diffusion-distribution. Une étude récente de Tony Read et Carmelle Denning, consacrée à la distribution Du Livre En Afrique, accompagnée d'une analyse et de recommandations et publiée par une coopérative éditoriale intitulée African Books Collective, atteste que la recherche d'un système équitable de distribution en particulier des manuels scolaires est un problème majeur auquel les

gouvernements Sub-Sahariens sont confrontés. Cette étude systématique de la distribution du livre, dans les dix dernières années, dans les pays déjà cités mais aussi en Guinée, au Malawi, et pour partie aussi au Botswana, au Burkina Faso, au Cameroun, au Mali, essaye de réduire l'écart entre les réalités constatées et les aménagements nécessaires ou possibles.

L'infrastructure du livre et de l'édition en Afrique est limitée, alors que l'écrit, l'un des plus anciens moyens de communication entre les individus, est clairement identifié comme une clé du statut culturel et économique des pays africains en voie de développement. C'est l'expérience que relate Kathy Bond-Stewart, fondatrice, au Zimbabwe, en 1995, d'une coopérative associative éditoriale, consacré aux Droits de la femme, de l'enfant, à l'émergence démocratique et à la réduction de la pauvreté: à partir d'ouvrages collectifs, comme *We are also human beings*, rédigé à partir du témoignage de 500 enfants entre 3 et 17 ans, ou *Uprooting Poverty*, expériences d'édition communautaire ou associative qui est une première prise en charge et réponse aux effets psychologiques de la pauvreté et de la privation, elle a développé dans les régions les plus pauvres du pays, les plus en proie aux difficultés, puis exporté en Angola, des programmes de gouvernance locale en Tonga, la langue locale, intitulés « Révélation », « Bâton de marche », « Bouclier » qui partent d'ateliers d'écriture : on demande à une dizaine de personnes par village de raconter leur vie par écrit, puis on analyse leurs récits, on en extrait et valorise les ressorts et compétences personnelles qui leur ont permis de survivre, de surmonter les souffrances, à partir de quoi on leur apporte lors d'ateliers mensuels une formation à l'écriture, aux méthodes d'organisation, et on fournit une petite bibliothèque à chaque village qui permet à son tour des petits cercles d'études, avec une attention particulière aux personnes les plus fragiles, les enfants et les personnes âgées, notamment les « grands-mères » qui sont chargées de constituer puis de transmettre un répertoire d'histoires, traditions ou connaissances locales.

Je pourrais parler longtemps encore des initiatives, plus inventives, courageuses, passionnées et passionnantes les unes que les autres, de ces femmes africaines qui dirigent, entre succès et échecs, leur propre maison ou une structure d'éditions privée, institutionnelle, commerciale, à but non lucratif, associative. Peu d'entre elles ont fait l'expérience directe de préjugés à l'égard des femmes, les éditeurs masculins se sont montrés encourageants encore que les aides financières qu'elles ont dû solliciter soient surtout venues d'autres femmes banquières, sponsors ou entrepreneuses. Mais leurs expériences et situations reflètent la réalité préoccupante de l'édition et des initiatives culturelles en Afrique, réalité dont je voudrais pour

finir dresser un bilan, forcément schématique, mais aussi concret, à partir du témoignage de Rose Francis, éditeur Sud-africaine, directrice de *African perspectives*, installée à Johannesburg.

Livre, édition et affirmation d'une identité africaine en Afrique du Sud

La reconnaissance de la pluralité des cultures, l'opportunité de reconstruire et recréer l'identité africaine comme d'archiver l'héritage humain et social des différents pays africains est la pierre angulaire du travail des éditeurs africains qui s'adressent à toute personne intéressée par l'Histoire, la culture et politique africaines contemporaines. Pour les éditions *African Perspectives* en particulier, l'Histoire et la politique sont les chemins qui mènent à la connaissance de soi. Contrairement sans doute aux éditeurs installés, *African Perspectives* estime dès lors que si l'édition en général est une activité économique requérant, comme toute autre entreprise, une viabilité et rentabilité financière, l'édition de livres est d'abord un engagement social requérant assistance financière, programmes d'aides et encouragements à la production d'auteurs indigènes, sans lesquels ce type d'édition ne peut survivre.

Mais précisément, et contrairement à d'autres secteurs de production, l'édition ne bénéficie pas de mesures dites de BEE – Black Economic Empowerment, c'est-à-dire d'un système de mesures économiques destinées en Afrique du Sud à redresser les situations de personnes ou groupes historiquement désavantagés. Et 300 ans de législation et restrictions maintiennent ces éditeurs marginaux d'auteurs également marginaux dans une situation endémique d'infériorité :

Le secteur de l'édition scolaire est très développé et économiquement prospère, mais ne constitue pas, en Afrique du Sud et guères davantage ailleurs, un environnement ouvert et favorable leur permettant aux Africains de participer comme propriétaires, producteurs, commerciaux, distributeurs et consommateurs de leur propre culture. Ce secteur est en effet dominé par ceux mêmes qui tenaient les rênes pendant la période coloniale et l'apartheid. Il en résulte pour les éditeurs africains de culture africaine un accès inexistant ou limité au capital des institutions financières traditionnelles ; un accès inexistant ou limité aux marchés et lieux de vente du livre : le réseau existant privilégie les éditeurs internationaux au détriment des locaux et marginalise d'autant les éditeurs dont le catalogue n'inclut pas de titres soutenus par des budgets promotionnels occidentaux et permettant des échanges favorables de devises. L'économie d'échelles avantage les groupes par rapport aux petits éditeurs locaux dont les hauteurs de tirage ne permettent pas de baisser le prix de revient des livres et le prix de vente.

Le coût et le risque de production, diffusion, exportation et marketing de titres portant sur la culture et l'héritage africains sont donc prohibitifs.

Sur le plan institutionnel, il n'y pas, en Afrique du Sud en tout cas et de façon très inégale ailleurs, de soutien au patrimoine littéraire africain ou sud-africain de la part du Département ou Ministère de l'Education ; les ouvrages du patrimoine ne sont ainsi pas présents dans les bibliothèques scolaires et universitaires. Le réseau existant de bibliothèques publiques est déficient, les rares bibliothèques manquent d'expertise ou de moyens, privant ainsi les éditeurs africains d'une source potentielle considérable de revenus et de diffusion.

Sans possibilité d'accès à un vaste lectorat, et sans action publique de soutien, l'Histoire socio-politique, le patrimoine et la culture d'Afrique du Sud, ne peuvent jouer leur rôle intellectuel, philosophique et économique et la promotion des auteurs africains ne peut rivaliser avec la globalisation culturelle, dont les messages ne sont pas destinés à éduquer et stimuler la curiosité mais privent les lecteurs d'indépendance d'esprit.

C'est particulièrement sensible dans le contexte africain d'une absence ou d'un effondrement de la culture locale de la lecture. Concrètement, les conditions de vie inhumaines dans les Townships sud-africains, propices à la violence, font de la lecture une aporie intellectuelle. Dans un pays de 46 millions d'habitants, les points de vente de livres en nombre très restreint et situés dans les centres urbains très éloignés des lieux de vie de la majorité de la population : la clientèle type de ces librairies composée essentiellement de femmes d'origine européenne, entre 35 et 40 ans, est consommatrice de fictions d'auteurs anglo-saxons (Irlandais, Anglais, Américains et Canadiens), et le plus grand libraire sud-africain limite encore les prédispositions à la production africaine, en excluant la poésie de ses achats et mises en place. Or, la poésie en Afrique du Sud est la forme littéraire indigène et autochtone la plus accessible, la plus prolifique, la plus favorable au commentaire social comme aux protestations politiques.

Rose Francis publie ainsi Don Mattera, un des plus célèbres poètes Sud africains, auteur du livre *Memory is the Weapon* which relate l'histoire de l'éviction forcée de Sophiatown, un ouvrage qu'elle utilise avec des ONG pour susciter des groupes de discussions avec de jeunes lecteurs. Elle distribue aussi l'anthologie auto-publiée de la poétesse Lebo Mashile, *Flying above the Sky*, qui a reçu le prestigieux Prix Noma en 2006.

Ces portraits de femmes africaines éditeurs, dont les contributions courageuses étaient jusque là méconnues ou ignorées par les travaux sur le livre et l'édition dans le monde, nous obligent à un regard rétrospectif et à relativiser les mutations contemporaines du livre, de l'édition, des supports d'écriture et de lecture et de leur valeur de médium. Tout livre pose en effet le problème de l'identité de son créateur, qu'il décline de manière individuelle et collective à la fois et si l'auteur est chronologiquement premier, la chaîne du livre qui va jusqu'au lecteur repose sur un partage de l'*auctoritas* entre toutes les instances auctoriales du livre (auteur, éditeur, imprimeur, libraire, lecteur...), chacun à sa façon et à sa mesure accordant une valeur et une identité à ce véhicule culturel.

La configuration spécifique dont témoignent les maisons d'éditions de femmes africaines et qui explique qu'elles ne peuvent revendiquer une véritable politique éditoriale, montre que le poids de ces différents créateurs et la conception esthétique éducative, politique du livre varient selon les contextes et que les constructions peuvent être très diverses. La persistance du risque économique et politique que constitue l'écrit comme expression de soi et comme représentation du réel, pour une large partie des écrivains du monde en atteste. En même temps, les ouvrages, comme les individus, voyagent, migrent, fédèrent, colonisent et servent à des échanges qui sont à la base de nouvelles constructions identitaires. Sans accès à de nouveaux marchés et lectorats, il est clair qu'*African Perspectives Publishing* comme les autres maisons d'éditions africaines petites et marginales resteront à la périphérie du possible.

Si donc la réponse à la question initiale est que le livre, la lecture et l'édition sont pour les femmes africaines des territoires à invention perpétuelle, ce colloque, en Afrique, aura été l'occasion de contribuer à leur mission à laquelle je voudrais rendre hommage en reprenant le mot d'ordre de Rose Francis pour ses éditions African Perspectives : De vos perspectives naissent vos pensées. Pour changer de pensées, changez de perspective (Your perspective creates your thoughts. The way to change your thoughts is to change your perspective).

Brigitte Ouvry-Vial, Université du Maine